

TOUT EST CONFUSION...

Non contents d'être divisés de fait, par l'antagonisme d'intérêts contraires, en exploiters et en exploités, en voleurs et en volés, en forts et en faibles, en gras et en maigres, en riches et en affamés, en possesseurs et en prolétaires, les hommes ont encore voulu se donner le luxe de subdivisions moins matérialisées. Laisant de côté ces définitions trop catégoriques, qui avaient au moins l'avantage d'être strictement exactes et de marquer sans ambages la situation de chacun dans la société, ils ont été heureux de se confectionner un manteau d'arlequin avec les appellations ironiques ou semi-sérieuses que des adversaires se lançaient d'un groupe à un autre groupe, d'une chapelle à une autre chapelle. Cette débauche d'étiquettes de toutes sortes n'a pas peu contribué à augmenter la confusion qui régnait déjà dans les esprits.

Des profondeurs de la religion chrétienne où grouillaient déjà les sectes et les hérésies sont montées, concurrentes, les deux branches catholiques et protestantes du socialisme chrétien qui travaille à la béatification des prolétaires. Le sentiment religieux des livres de Tolstoï, exaltant les bonnes œuvres et le renoncement à soi-même, a ramené à une religiosité mystique des âmes éternellement préoccupées du bien qu'il y aurait à faire, mais qui ne savent par quel bout commencer. Le socialisme, fier d'avoir entraîné à sa remorque ces jeunes forces chrétiennes, s'est divisé à son tour en autant de petites chapelles qu'il y avait de prêtres pour y officier; le socialisme français à lui seul nous offre une variété infinie de petites familles toujours en lutte et toujours prêtes à la réconciliation, mais jamais réconciliées, qui donneraient du fil à retordre aux étymologistes futurs, si leur nom ne mourrait pas avec la gloire éphémère de leur patron. En Allemagne, après des menaces d'excommunication majeure, le schismatique Bernstein a fait amende honorable et a promis de se mieux conduire à l'avenir.

Karl Marx l'a échappé belle et l'évangile qu'il a laissé au monde socialiste a apparemment retrouvé sa vertu première, mais il y a un ver dans le fruit; les critiques qui en ont été faites par Bernstein et par d'autres ne s'arrêteront pas sur un signe de Josué-Bebel, et le nombre de ceux qui voudront échapper à cette tyrannie intellectuelle ira en augmentant. Les socialistes en Italie en sont venus à faire des avances à la maison de Savoie. L'*Avanti*, l'organe officiel pour ainsi dire du parti socialiste, vient de faire une déclaration assez typique: les socialistes italiens s'abstiendront de combattre la monarchie si le gouvernement veut bien maintenir les garanties constitutionnelles et laisser à eux et à leurs amis politiciens les libertés appelées «nécessaires» par ceux qui en usent le moins. Pour pallier l'effet de cette palinodie, ces Messieurs de l'*Avanti* pensent nécessaire d'ajouter que depuis longtemps déjà ils ne croient plus à la possibilité d'instaurer du jour au lendemain la société nouvelle à la place de la société capitaliste. C'est pour cette raison qu'ils faussent compagnie aux républicains et retournent le cœur léger aux vomissements monarchiques. Étrange évolution, alors qu'en France Jaurès et ses amis attrapent des courbatures à défendre le ministère républicain socialiste Waldeck-Millerand! Cependant, on ne saurait voir une contradiction dans ce fait. Pour les socialistes italiens comme pour leurs compères français il s'agit en définitive de trouver un bon terrain électoral pour envoyer des députés socialistes à la Chambre, et pour y arriver tous les moyens sont bons, même les pires. Partout les socialistes-légalitaires s'efforcent de remiser les formules révolutionnaires, pour ne plus se servir que des pures périodes déjà connues sur l'emploi du bulletin de vote et ses résultats passés, présents et futurs.

Les partis bourgeois eux-mêmes nous offrent aussi le spectacle de l'impuissance; aux formes vieilles de leurs programmes ils ont voulu adjoindre les formules nouvelles, et le bien-être des classes inférieures est devenu la préoccupation d'un tas de gens qui journellement s'efforcent, par tous les moyens en leur pouvoir, de les exploiter en toute conscience. Les gouvernements promènent par le monde, pour la défense des intérêts commerciaux de la classe bourgeoise, des hommes qu'une sélection savamment combinée a préparés pour le vol, le viol, l'assassinat et le massacre en masse; puis, entre temps, ils organisent la chasse aux anarchistes, et les gouvernements républicains, le nôtre au premier rang, font montre d'aptitudes spéciales pour la délation, la platitude, la couardise, qualités requises aujourd'hui au nom de la morale pour mener à bien l'entente gouvernementale contre les idées dites subversives de l'ordre social. Vieille ritournelle, comme depuis qu'il y a des gouvernements.

Partout le chaos, partout la confusion! Il n'est pas jusqu'aux anarchistes qui n'essaient de se singulariser. Si quelques-uns, comme il s'en trouvent en Italie et en France, en viennent à nous proposer un flirtage inconséquent et maladroit avec le suffrage universel, il en est d'autres dont l'individualisme, poussé à l'absurde, se hausse sur la pointe des pieds jusqu'au superhomme de Nietzsche. Belle attitude, en vérité, alors qu'en bas l'ignorance, la misère physique et morale, la faim terrassent les producteurs anémiés et sans volonté!

Bien que la politique ait apporté la division parmi les travailleurs par l'émiettement des parties et la formation de minuscules groupements, elle n'est pas seule à produire la confusion dans les masses. Les organisations ouvrières, les syndicats de corporations, en éloignant de leur foyer d'action tout ce qui n'était pas l'intérêt immédiat du producteur syndiqué; en faisant du protectionnisme corporatif, qui ne pouvait manquer d'atteindre le consommateur ouvrier; en limitant la lutte contre le patronat à une simple question de la diminution de la durée de travail ou de l'augmentation des salaires, toujours balancée par une hausse de tous les produits; en refusant de voir plus loin que le train-train journalier de l'exploitation patronale; en repoussant l'intégralité des revendications prolétariennes allant jusqu'à la suppression du patronat et à la fédération des groupements de producteurs, en vue de l'expropriation totale de la bourgeoisie, les organisations ouvrières ont traîné le prolétariat dans l'ornière où il barbote impuissant. Soumis, sur la surface du globe, à la même exploitation, à la même servitude, la formule de revendication des travailleurs pouvait être la simplicité même; dans chaque pays, au contraire, elle fut compliquée comme à plaisir par tous ceux qui avaient intérêt à se servir du prolétariat. En Angleterre, les Trades-Unions sont restées des associations fermées aux idées nouvelles; la lutte contre le patronat y a conservé son caractère du début, et c'est dans une étroite conception de la capacité ouvrière qu'elle s'est continuée jusqu'à nos jours. Ailleurs, les mêmes moyens mis en pratique produisirent les mêmes effets, sans qu'une propagande quelconque ait été faite pour suivre la conception britannique de la lutte économique. Nous avons dans les centres horlogers du pays des syndicats qui ont suivi la tactique des Trades-Unions et qui repoussent comme elle les fins révolutionnaires de leur programme d'action, qui ont fait de la puissance de leur corporation l'unique but de leurs efforts, sans soucis des intérêts des autres travailleurs, sacrifiés s'il le faut à la chimère du bloc corporatif.

Ces considérations peuvent, à un certain moment, rabaisser l'omnipotence patronale, mais viennent des mauvais jours pour leur industrie, des crises qui limitent le travail et rendent les ateliers déserts, la nécessité de la lutte individuelle disloquera votre organisation sans aucun bien, hélas! pour l'avenir de la classe ouvrière. Le syndicat doit être autre chose qu'un oreiller de paresse pour le travailleur inconscient; dans son sein, il doit trouver les bases de son éducation socialiste et les principes de solidarité qui l'uniront aux autres travailleurs; il doit puiser dans ce milieu les éléments d'une conception meilleure de l'organisation sociale et la force de travailler à son avènement pour le bien de tous. Limité aux besoins de ses propres membres seulement, le syndicat ne peut avoir qu'une vitalité factice et deviendra tôt ou tard la proie des politiciens, toujours prêts à faire main basse sur toute organisation qui leur apportera quelques électeurs de plus. Depuis longtemps les Trades-Unions se sont lancées dans la politique sans résultats appréciables; chez nous, la main mise sur les organisations ouvrières a bien été votée en principe par le *Grutli*, - cette pépinière de politicien, - et par le parti socialiste suisse, autre école de «*grimpionnat*», mais il y a encore loin de la coupe aux lèvres.

Ainsi de par le monde les hommes sont menés par des idées qui n'ont aucun rapport direct avec l'instabilité de leur situation, ou bien ils se lancent dans des luttes qui, en les divisant, les éloignent toujours plus du but qu'ils s'étaient proposés d'atteindre. Les prêtres de toutes les religions, les politiciens de tous programmes se sont donnés pour tâche de jeter le désarroi dans les cerveaux. A mesure que la situation s'aggrave, que les rumeurs des masses anxieuses et sans point d'appui se font plus violentes, les meneurs d'hommes, qui furent plus souvent des exploiters que des éducateurs, se dérobent aux responsabilités éventuelles; les principes, sous leur action dissolvante, perdent de leur netteté et s'assouplissent; un rapprochement se fait vers les classes spoliatrices pour permettre à certains de poser le pied sur les marches du pouvoir; des écrivains, échappés des cadres de la bourgeoisie, s'efforcent de prouver que les révolutions victorieuses furent l'œuvre des majorités et ils attendent tranquillement la conversion au socialisme du dernier des gardes champêtres pour dresser la loi qui supprimera la propriété.

Les peuples sont trompés comme jamais ils ne le furent; sur leur dos se font les plus honteux marchés, s'élaborent les plus écœurantes palinodies. Comment pourraient-ils, dans cette atmosphère de mensonges, trouver leurs voies? Comment pourraient-ils s'acheminer vers leur émancipation quand de toutes parts des obstacles sont élevés pour retarder leur marche ou les faire rétrograder? Quelle formule admettre qui puisse guider les peuples, lorsque dans le passé celles qui pouvaient servir de ralliement entre les travailleurs du monde entier furent aussitôt abandonnées ou négligées, pour ne pas creuser un fossé entre eux et la bour-

geoisie par ceux-là mêmes qui les avaient lancées? Tel fut le premier mai, qui donna plus tard naissance à l'idée de la grève générale dont se préoccupent aujourd'hui les travailleurs conscients. Quel sera le sort de ce moyen, trop révolutionnaire pour tout ce qui tient au pouvoir et à sa conquête? Au début, tout le monde socialiste s'y ralliait, puis, au fur et à mesure que l'esprit prenait corps dans l'esprit des travailleurs et que l'application allait en être décidée, la politique, - génératrice d'ambitieux et de fourbes, - se mettait de la partie pour en dénaturer le sens et la rendre équivoque.

Tous ceux qui vivent en France du bulletin de vote voient avec angoisse se rapprocher cette date du 1^{er} novembre, dans la crainte de quelque conflit entre le pouvoir et les travailleurs; ils tremblent pour leurs candidatures futures et maudissent les mineurs qui n'ont pas obtempéré à leur mise en demeure intéressée.

Livrés à leurs seules forces, ou à peu près, car l'appui moral qui leur fut franchement donné est assez mince, les mineurs de France, divisés déjà par leur vote, ne pourront pas lutter longtemps. La solidarité internationale leur fait défaut aussi, puisque les mineurs de Belgique et d'Angleterre se sont refusés à tout engagement qui pût les lier à leurs frères de France. Comment en serait-il autrement, alors que de puissantes organisations ouvrières du pays se proposent de se confiner dans une expectative méfiante qui ne pourra, en définitive, être considérée autrement que comme une lâcheté?

Que devant cette confusion, les anarchistes conservent au moins leur claire formule de négation de toute autorité, alors que leurs adversaires se préparent à courir le grand steeple-chase pour l'assiette au beurre! Que devant la marche au portefeuille des socialistes de gouvernement se dresse leur simple formule d'expropriation intégrale de la bourgeoisie par les travailleurs eux-mêmes, débarrassés enfin de ces mentors que la classe bourgeoise leur envoie pour les corrompre et pour les circonvenir.

Georges HERZIG.
